

L’Amour après le crime

Noré Brunel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

ROMAN DRAMATIQUE INÉDIT

PAR PAUL MARAUDY

— Ohé ! Maria, par ici ! Apporte nous donc une chopine de rouge ma fille !

— Voilà ! Voilà ! cria la servante.

C'était une fille de vingt ans, assez fraîche, au physique point déplaisant et qui, cependant, attirait peu les hommes. Les habitués de ce bistro de la petite ville ouvrière lui adressaient un sourire ou une phrase gaie, lui faisaient leur commande — et parfois, même, leurs confidences — mais ne songeaient pas à lui faire la cour. Ce n'était pas comme Jeanne, la patronne ! Ah ! celle-là... Les clients venaient ici surtout pour la voir, la flairer. Une belle femme, certes ! Et qui n'avait pas sa pareille pour savoir aguicher les hommes !

Un des consommateurs demanda, comme la fille s'en retournait, ayant apporté la commande :

— Dis donc, Maria, qu'est-ce qu'elle fait ta patronne aujourd'hui, qu'on ne l'a pas encore vue ? Elle n'est donc pas là ?

— Si fait ! Elle est montée il n'y a qu'un instant. Elle va sortir, m'a-t-elle dit.

— Sortir ? Où veut-elle donc courir, la garce ?

— Tais-toi, dit d'une table voisine un autre client. Tu n'as pas le droit d'insulter la Jeanne.

— Eh ! je ne l'insulte pas ! Je déplore son absence, voilà tout !

Àce moment, du fond de l'établissement, une voix appela :

— Maria !

— Voilà ma maîtresse qui me demande, dit la servante. Et elle cria tout haut : « J'arrive ! »

Une belle femme, âgée de trente-cinq ans tout au plus, un peu roussâtre, au teint éclatant, l'attendait dans la cuisine. Elle semblait prête à sortir, le chapeau sur la tête, gantée, parée, parfumée même eût-on dit. Jamais Maria n'avait vu sa patronne aussi belle.

— Où donc va-t-elle ? se demanda la jeune fille. À neuf heures du soir…

— J'ai à sortir Maria. Alors tu veilleras bien à tout, n'est-ce pas ? Il n'y a d'ailleurs pas beaucoup de monde ce soir. Et puis, écoute… Je ne pense pas m'attarder, mais si par hasard je n'étais pas rentré à l'heure de la fermeture, ne t'inquiète pas de moi et va te coucher après avoir tout bien fermé.

— Oui maîtresse.

— Eh ! la Jeanne, crièrent des voix de la salle de café viens donc te montrer un peu ! Tu es bien fière aujourd'hui !

— Tout à l'heure, mes amis ! Je suis pressée…

Puis, pour échapper aux clients qui eussent peut-être voulu la retenir, elle s'esquiva vivement par la porte de derrière :

— Adieu, ma petite, n'oublie pas mes recommandations.

Maria, toute songeuse, revint dans la salle du bistro. Où donc allait sa maîtresse, si belle, si pimpante, si frémissante d'une fièvre mal dissimulée ? Une aventure ? Ce ne serait certes point la première ! Bah ! la patronne n'avait de comptes à rendre à personne. Veuve ou divorcée — on ne savait pas exactement — elle était bien libre de faire ce que bon lui semblait. Et il fallait lui rendre cette justice que si elle cédait assez facilement aux uns ou aux autres, au gré de son caprice, c'était toujours avec une grande discrétion. Elle sauvait les apparences, quoi !

— Tiens, Jacques le Frisé n'est pas là, ce soir, remarqua en elle-même la jeune fille tandis qu'elle pénétrait dans la pièce.

Son cœur en éprouva une obscure tristesse.

Il n'y avait là, ce soir, que des gens paisibles et peu nombreux, une dizaine tout au plus, qui jouaient aux cartes ou discutaient. La servante alla s'asseoir derrière le comptoir et reprit le tricot abandonné un peu plus tôt. Les hommes bientôt oublièrent sa présence.

— Vers dix heures les clients commencèrent à s'en aller, après avoir souhaité le bonsoir à Maria. À onze heures la salle était absolument déserte, mais la patronne, elle, n'était pas rentrée.

— Je vais fermer, se dit la servante que le sommeil commençait à gagner.

Elle se mit à aller et venir dans la salle pour remettre tout en place, nettoyer les tables, laver la vaisselle. Quand tout fut bien en ordre elle s'apprêta à abaisser les lourds rideaux de fer.

— Attends un peu, Maria, dit soudain, près d'elle, une voix qui fit sursauter la jeune fille car elle n'avait vu venir personne, j'ai soif, moi, je boirais bien un coup !

— Ah ! c'est vous, Vincent !

Elle avait reconnu, dans le grand diable au regard un peu niais qui apparaissait maintenant dans la lumière de la salle, un pauvre garçon dont ses camarades se gaussaient parce qu'il était un peu « simple ». Il la regardait, en ce moment, d'un air timide et suppliant qui la toucha :

— Allons ! entrez, dit-elle, et dites-moi ce que vous désirez boire. Mais faites vite, parce qu'il est tard et que je suis seule.

— Seule ? questionna-t-il. Toute seule ?

Il parut à la servante que les yeux du garçon brillaient d'une flamme étrange et elle éprouva un vague malaise.

— De l'alcool, dit-il, donne-moi de l'alcool, c'est de cela que j'ai besoin…

Elle n'osa le contrarier. Seule avec ce garçon primitif à cette heure tardive elle ressentait une espèce de peur. La patronne n'allait-elle pas rentrer ?

— Apporte-moi une absinthe, Maria, dit la voix déjà enrouée de Vincent.

Elle essaya de le raisonner :

— Vous avez assez bu, Monsieur Vincent, cela vous ferait mal… Il faut vous en aller, il est déjà tard et…

— Je veux un pernod ! cria-t-il, sur un ton que la servante ne lui connaissait pas.

Vaguement effrayée, elle obéit.

Il réclama encore une bouteille de vin blanc qu'elle fut contrainte de lui apporter. Au bout d'une demi-heure il était déjà aux trois quarts ivre. Alors il osa s'approcher de Maria :

— Que me voulez-vous ? demanda-t-elle, inquiète de lui voir ce visage allumé, ces yeux brillants.

— Toi ! fit-il dans un rire qui secouait son grand corps. Voilà, Maria, je n'avais jamais osé te le dire, je t'aime…

— Quoi ? s'exclama-t-elle, à la fois écœurée et incrédule.

— Oui, je t'aime, je ne pense qu'à toi, je te veux… Ce soir j'ai vu partir ta patronne. Alors j'ai attendu qu'il n'y ait plus personne pour te causer, seul avec toi… Dis, Maria…

Il s'était rapproché d'elle. Elle sentait son haleine empuantie d'alcool. Dans un frémissement de dégoût, elle se recula brusquement :

— Laissez-moi ! cria-t-elle. Ne me touchez pas, ou sinon…

Elle avait saisi une bouteille vide et faisait le geste de s'en servir comme d'une massue pour se défendre.

Eut-il peur ? Fut-il frappé, malgré sa simplicité d'esprit, par l'expression de répulsion et presque de haine qu'il avait lue dans les yeux de la jeune fille ? Il se recula et, comme dégrisé, murmura :

— C'est bon, Maria, ne te fâche pas. Je plaisantais…

— Allez-vous en ! dit-elle durement.

Il régla le prix de ses consommations et sortit sans ajouter un mot.

Maria poussa un soupir de soulagement. Elle avait eu réellement peur. Elle s'empressa de fermer le cabaret, éteignit l'électricité de la salle, puis monta à sa chambre, au premier étage. Elle fut vite au lit.

Sa peur de tout à l'heure s'était évanouie. Elle n'entrevit plus que le grotesque de l'aventure. Mais alors une indéfinissable amertume gonfla son cœur :

— Moi je n'ai que les pauvres idiots, se dit-elle… Elle, elle prend tous les autres.

02

Maria, le lendemain, fut debout à six heures comme à l'ordinaire. À sept heures, les feux allumés, elle n'avait point encore vu sa maîtresse :

— Elle doit dormir, pensa-t-elle. À moins que… Je ne me souviens pas l'avoir entendue rentrer.

Bientôt la porte arrière de l'établissement s'ouvrit. Une femme entra, souriante. C'était la patronne.

— Bonjour, Maria. Tu ne t'es point trop inquiétée de moi ? Tout a bien marché ?

La bonne la regarda curieusement. Jeanne avait les yeux brillants, les traits tirés, une sorte de beauté fripée et heureuse.

— Et que veux-tu, Maria ? dit-elle voyant la désapprobation de la jeune fille. Je me suis oubliée… La vie est courte, tu sais, il faut en profiter !…

La servante ne répondit rien. Alors, elle ajouta :

— Je pense que tu n'as pas besoin de moi, Maria ? Je vais aller me reposer quelques heures.

— Elle monta s'enfermer dans sa chambre et se mit au lit.

— Quelle femelle ! pensa Maria avec un peu d'écœurement. Dans quelle orgie s'est-elle vautrée ?

Mais, comme ça ne l'intéressait pas, elle n'y pensa plus et se mit bravement à l'ouvrage. Il fallait nettoyer la salle, ranger la vaisselle, recevoir les rares pratiques de la matinée, faire le ménage et la cuisine. Pendant ce temps la patronne se reposait de sa nuit d'amour !… Ah ! la vie était injuste !

Àonze heures Jeanne reparut. Elle semblait plus fraîche et reposée, mais une sorte de langueur flottait encore dans toute sa personne.

— Ah ! Maria, c'est beau l'amour ! dit-elle en s'étirant.

Elle n'obtint pas de réponse mais ne se tint pas pour battue. Jamais elle ne faisait à sa servante de confidences sur ses aventures intimes. Mais ce jour-là elle éprouvait le besoin de se raconter, de prendre quelqu'un à témoin de son bonheur.

— Oh ! quelle nuit, ma petite, si tu savais !… Puis, s'apercevant de la mine scandalisée de la jeune fille :

— Oh ! ne fais pas cette tête !… Tu me blâmes peut-être ? mademoiselle la Vertu. Tu es trop sage toi ! À quoi cela t'avance ? À ce que les hommes te laissent de côté !…

— Oh ! dit la servante un peu dépitée, belle perte ! Peut-être un jour quelque brave garçon…

La patronne s'esclaffa :

— Sera touché par ta vertu et te recherchera pour le bon motif ?… Quelle naïveté ma pauvre fille ! Les hommes : tous les mêmes… Ils ne nous courent après que pour la chose, souviens-toi de cela !

Maria se remit au travail en silence. Au bout de quelques minutes Jeanne laissa échapper un petit rire :

— Tout de même, celui-là, je n'espérais pas l'avoir !… Il se montrait si dédaigneux des femmes ! Il était le seul qui ne me regardait pas !

Maria s'arrêta subitement de travailler et, un peu pâle, se tourna vers sa maîtresse :

— De qui voulez-vous parler ? demanda-t-elle la gorge serrée d'une inexplicable angoisse.

— Hé ! de Jacques le Frisé, parbleu ! Ce beau gars dont l'indifférence m'exaspérait. Mais j'ai bien fini par l'avoir, et quelle revanche ! Ah ! celui-là c'est un mâle, un vrai ! Il sait faire l'amour, je te le jure !… Mais qu'as-tu, Maria ?

— Rien, rien… dit la servante, une sorte d'étourdissement… Voilà, c'est passé ! Je vais aller faire un brin de toilette, patronne. Il n'y a personne au café en ce moment.

— Bien, va, je finirai de préparer le repas.

Maria courut s'enfermer dans sa chambre. Là son dépit, son amertume, sa souffrance se traduisirent en des sanglots violents. La méchante femme ! Elle n'avait donc pas assez de tous les autres ! Il fallait aussi qu'elle prenne à Maria l'homme qu'elle aimait depuis longtemps en secret ! Et elle osait encore se vanter à la jeune fille de sa victoire ! Ah ! non, c'en était trop !…

Mais, lui, comment avait-il pu ? Il affectait de mépriser Jeanne et, au contraire, il regardait Maria avec douceur. Alors que les autres clients la délaissaient, il était le seul à faire attention à la servante, à lui témoigner de l'affection. Un jour même, la devinant malheureuse, parce qu'elle était orpheline et isolée dans la vie, il lui avait dit, tandis qu'ils se trouvaient seuls :

— Va, Maria, t'en fais pas ! Toi aussi tu auras ta part de bonheur, je te le promets. Un jour on se mariera, nous deux…

Ces paroles, de pitié peut-être, avaient jeté dans l'âme de la petite bonne le ferment d'un rêve caressé avec amour. Ah ! comme cette recherche du plus beau d'entre tous les hommes qui venaient là vengeait Maria des humiliations passées, du dédain qu'on avait eu pour elle ! Et lui, Jacques, ce n'était point pour prendre avec elle un plaisir égoïste et passager qu'il la courtisait. Non ! Jamais il ne l'avait effleurée du moindre désir avilissant. C'était du sentiment qu'il éprouvait pour elle. Elle l'avait cru, du moins.

Les sanglots de la jeune fille redoublèrent. Rage ou chagrin ? Elle ne savait… Qu'est-ce qu'elle avait donc, cette femme, à les ensorceler tous ? Jeanne dans les bras de Jacques… Maria imagina la scène. La jalousie et la haine mordirent son cœur d'enfant du peuple.

— Je me vengerai ! se promit-elle.

Mais auparavant il fallait voir Jacques, obtenir de sa bouche la confirmation de sa défection, savoir si Jeanne ne s'était pas vantée ou s'il n'avait pas cédé à un entraînement excusable et qu'il regrettait déjà. Ce dernier espoir remit à Maria un peu de courage. Elle entendit la voix de sa patronne qui l'appelait :

— Maria, tu descends ? Le dîner est prêt.

Alors elle se lava les yeux, se repoudra, s'efforça de retrouver son air normal. Puis elle descendit.

Les deux femmes prirent leur repas en tête à tête. Jeanne, toute à son bonheur récent, ne remarqua pas les yeux encore un peu rougis, l'air absorbé de sa domestique. Sans se douter du supplice qu'elle faisait endurer à la jeune fille, elle reprit le récit de son triomphe :

— Il y avait longtemps que je le « guignais ». Mais rien à faire ! Il ne me regardait pas. Moi, cela m'excitait davantage. Alors, j'ai tout mis en œuvre pour l'avoir… Les hommes ne savent pas me résister quand je le veux absolument. Bientôt je l'ai vu faiblir. Il ne voulait avoir l'air de rien mais je sentais bien qu'il était « pincé » et j'affectais moi aussi de ne pas le voir. Ça l'a irrité. Il n'a plus pu y tenir. Hier, à midi, il m'a dit brutalement :

« — Viens ce soir à neuf heures chez moi, tu sais où c'est ? Je t'attendrai… »

« Je ne peux pas te dire l'émotion que j'ai ressentie. Cependant j'ai répondu d'un air indifférent :

— Si tu veux, à ce soir…

« II m'attendait, comme il l'avait dit. Tout d'abord nous avons fait ceux qui s'en moquent… Nous jouions l'indifférence. Mais bientôt… Ah ! Maria, si tu savais quelle ardeur, quelle folie dans nos étreintes ! Maintenant il est fou de moi, il m'appartient. Et quant à moi… j'en suis toquée. Il me semble que c'est cette nuit seulement que j'ai eu la révélation de l'amour !…

Maria baissait le nez sur son assiette de peur de se trahir, mais son sang bouillonnait. La tentation lui venait d'étrangler cette femme, d'arrêter là les ignobles confidences mais il lui fallait se contraindre. Elle vit arriver la fin du repas comme une délivrance.

Vers une heure quelques clients arrivèrent. Maria dut les servir, Jeanne n'éprouvant plus le désir d'aller plaisanter avec eux. La servante s'occupa ensuite de la vaisselle et de divers travaux du ménage. Malheureusement cela ne l'empêchait pas de penser, et son cœur continuait à saigner.

Àcinq heures, à la sortie des usines, les premiers ouvriers pénétrèrent dans le bistro. Maria espéra vaguement la venue de Jacques. Ne voudrait-il pas au plus tôt revoir sa maîtresse ? Mais il ne vint pas et Jeanne n'avait pas l'air de l'attendre. Avaient-ils convenu, pour éviter les racontars, de se rencontrer en dehors du

café ? Le jeune homme redoutait-il la clairvoyance et les reproches de la servante ?

Àsept heures Maria demanda la permission de sortir un moment :

— Une course à faire, dit-elle. Je ne serai pas longtemps.

— Va ma fille, acquiesça Jeanne avec bonhomie, trop heureuse pour songer à refuser quelque chose. Dehors, la jeune fille eut une hésitation. Irait-elle directement chez Jacques ? Elle n'osait plus. Et, d'ailleurs, serait-il chez lui ? Il vivait seul et sans doute mangeait au restaurant.

Le hasard la tira d'embarras. Soudain, elle aperçut devant elle la silhouette de Jacques. Il marchait, les mains dans ses poches, en sifflotant. Maria ne put s'empêcher de l'admirer. Quel beau gars, bien découplé, viril. L'amour et le chagrin de la pauvre fille s'exaspérèrent.

Sentant une présence derrière lui, il se retourna, eut un air d'ennui en apercevant Maria mais ne put cependant l'esquiver.

— Bonjour, Maria, dit-il. Alors, comme ça, tu te promènes ?...

— Oh ! j'allais faire une course seulement... Ça ne te dérange pas que je fasse quelques pas avec toi ? J'ai des choses à te dire.

Il eut un air contrarié, mais cependant acquiesça :

— Comme tu veux.

Ils se mirent d'abord à marcher en silence l'un près de l'autre.

— Est-ce vrai, Jacques, demanda tout à coup Maria, ce que m'a dit la patronne ? Toi et elle...

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? fit le jeune homme d'un air mécontent.

Maria baissa la tête :

— Vous avez couché ensemble, hier au soir…

Il s'irrita :

— Et puis, après tout, n'est-ce pas mon droit ? Est-ce que cela te regarde, toi, Maria ?

Des larmes emplirent les yeux de la petite bonne :

— Je croyais, Jacques… Tu m'avais laissé comprendre… Enfin je pensais que je ne t'étais pas indifférente…

Il éclata d'un rire qui déchira le cœur de Maria :

— Alors tu te figurais ? Parce que je te montrais de l'amitié !… Tu étais gentille et tu me faisais de la peine. Mais je ne t'ai rien promis ma petite ! Je veux bien être pour toi un ami, mais c'est tout !

Elle dit tristement, sans haine :

— Comme tu as changé subitement Jacques ! C'est elle qui t'a envoûté. Oh ! Comment peux-tu m'avoir menti ainsi et t'être laissé tenter, toi aussi, par une femme que tout le monde a eue ?

Le visage de Jacques s'obscurcit. Il répondit d'un ton de colère :

— Tais-toi ! Je te défends de l'insulter. Et puis que m'importe à moi ce qu'elle est et si d'autres l'ont possédée avant moi ! Je sais une chose : c'est que je n'ai jamais connu une telle ivresse.

Alors, ma petite, il faut renoncer aux idées que tu t'étais faites et me laisser tranquille.

De nouvelles larmes aveuglèrent Maria, et lui éprouva un peu de remords :

— Allons, dit-il plus doucement, il ne faut pas te chagriner pour si peu !... Les hommes, tu sais, ça ne manque pas et ça se remplace facilement. Tu en trouveras un autre...

— Oui, dit-elle amèrement, Vincent par exemple...

Brusquement, comprenant qu'elle perdrait son temps et sa dignité à essayer de le reprendre, elle le quitta sans lui dire adieu. Il la regarda disparaître au tournant de la rue. Un moment, il sembla hésiter. Puis, il haussa les épaules, et continua son chemin.

03

Un des clients remarqua :

— Qu'est-ce qu'elle a donc ta bonne, Jeanne, depuis quelques jours ? Elle a une véritable tête d'enterrement !

— Hé ! Je n'en sais rien ! riposta la patronne. Pas moyen de lui arracher la moindre parole ! Elle est tellement renfermée !

— Peut-être bien qu'elle a des chagrins d'amour ! émit quelqu'un d'autre. Ce sont des choses qui arrivent, même à son âge...

Un garçon attablé seul dans un angle du bistro releva la tête à ces dernières paroles et regarda ses compagnons avec inquiétude. C'était le Vincent. Lui aussi, ses camarades le plaisantaient plus

que jamais depuis quelque temps, parce qu'il s'isolait et se mettait à boire.

— Dis donc, est-ce que c'est ta bonne amie qui te fait des misères, que te voilà tout « perdu » ? lui demandait-on.

Et les autres de s'esclaffer. Mais lui se fâchait ou, au contraire, paraissait ne pas entendre. Ce soir-là, il sembla frappé par la remarque qu'on venait de faire au sujet de Maria et son front se plissa sous l'effort de ses pensées. Jeanne sortit de bonne heure, comme elle en avait pris l'habitude depuis qu'elle était amoureuse, et trop souvent au gré de ses clients. Déjà, dans la ville, on parlait de ses amours avec le Frisé.

Vincent attendit que tout le monde fût parti, afin de demeurer en tête à tête avec Maria. La servante, qui ne se souvenait plus de sa présence, fronça les sourcils lorsqu'elle le vit s'approcher d'elle. Est-ce qu'il allait encore la raser celui-là ? Il tombait bien !

La pauvre fille s'était vaillamment efforcée de surmonter sa souffrance. Jacques ne voulait plus d'elle ? Eh bien ! tant pis ! Il n'y avait pas grand regret à avoir d'un garçon qui se révélait comme les autres, qui méconnaissait un sentiment profond et tendre pour courir lui aussi après une gueuse !... Elle oublierait, elle se consolerait...

Pourquoi fallut-il qu'inconsciemment cruelle, sa maîtresse réveillât à chaque instant, par des confidences ou simplement par l'éclat d'une joie insolente, la souffrance de la jeune fille ? Ce constant rappel de sa blessure l'empêcha de la cicatriser. Loin de se résigner, Maria sentit s'exaspérer sa souffrance et sa haine. Haine pour Jeanne d'abord, mais pour Jacques surtout, dont le dédain l'avait cruellement fustigée. Ah ! pouvoir se venger de lui !

Des idées de meurtre, peu à peu, germèrent dans cette cervelle primitive, excessive dans la haine comme dans l'amour.

— Le tuer ! pensa-t-elle, cela seul pourrait me satisfaire. Je les atteindrai ainsi tous les deux, elle et lui !

Pour l'instant, c'était la vue de Vincent qui l'irritait :

— Va-t-en ! ordonna-t-elle. Que me veux-tu encore ? Il est l'heure de fermer.

— Ne te fâche pas, Maria ! répliqua-t-il d'un ton humble. Je ne fais rien de mal… Je voudrais te dire… Est-ce vrai ce qu'on raconte, que tu es malheureuse ?

— Qui dit cela ? cria-t-elle avec colère. Et toi, de quoi te mêles-tu ?

— C'est par amitié pour toi, parce que je t'aime, tu le sais bien…

— Bel amour ! ricana-t-elle.

Il ne se rebuta point :

— Maria, je t'aime tellement… Crois-tu pas que tu serais heureuse avec moi ? D'abord j'ai de bons bras. Je gagne bien ma vie. Tu pourrais quitter ce métier pénible et nous aurions une petite maison, et nous serions tranquilles…

Elle le regarda soudain avec plus d'indulgence, touchée peut-être au fond d'elle-même par cette passion naïve.

— Tu m'aimes donc tant que cela ? demanda-t-elle.

— Oh ! Maria, jusqu'à la mort…

— Jusqu'à la mort ? C'est-à-dire ?… Est-ce que tu commettrais un crime pour m'avoir ?

Il recula, effrayé :

— Un crime ?

— Écoute, Vincent. Je ne puis pas être encore à toi parce qu'il y en a un autre qui me veut aussi et qui menace de me tuer si j'appartiens à un autre.

— Qui ça ? gronda-t-il.

— Jacques le Frisé.

Vincent eut un regard douloureux.

— Lui ? Ah ! oui, il est beau. Les femmes sont folles de lui. Mais, toi, tu ne l'aimes donc pas ?

— Non, dit-elle. Il me déplaît et je sais qu'il me rendrait malheureuse. Je lui résiste de toutes mes forces, mais tu comprends… tant qu'il vivra je n'oserai pas être à un autre ; il me fait trop peur. Je sais bien qu'il exécuterait ses menaces !

Vincent demeura un long moment silencieux. Maria devinait le pénible travail de la réflexion dans ce cerveau obtus et en attendait le résultat avec une certaine angoisse. Il dit enfin :

— Alors… si je te débarrassais du Frisé, tu serais à moi ?

— Je te le promets.

— Oh ! Maria, Maria, comme tu me rends heureux. C'est trop beau ! Me permets-tu de t'embrasser ?

— Si tu veux, dit-elle résignée. Et elle tendit sa joue qu'il baisa gauchement. Elle ajouta :

— Alors, souviens-toi bien ! Tu ne m'auras qu'à cette condition. Et surtout, sois prudent, que l'on ne puisse pas nous soupçonner !

— Sois tranquille, affirma-t-il, personne ne pourra se douter. N'aie pas peur ! Tu seras vite débarrassée de ce vaurien ! Je lui réglerai son compte.

Il partit et Maria, assurée de ce qu'il tiendrait sa parole, retrouva, les jours suivants, une sorte de gaieté nerveuse qui surprit et rassura sa patronne.

⁂

Toute la petite ville était en émoi :

— Quelle affreuse chose ! Vous êtes au courant ? commentaient entre eux les ouvriers qui avaient tous, plus ou moins, connu Jacques le Frisé.

— Oui. Qui a pu faire ça, et pourquoi ? s'interrogeait-on.

Et bien des suppositions naissaient.

C'était un chiffonnier qui, furetant de côté et d'autre dans sa ronde matinale, avait le premier, à l'aube, découvert le cadavre dans un terrain vague avoisinant les usines. Le brave homme, bouleversé, avait couru prévenir la police.

Les gendarmes étaient venus aussitôt. On avait fait des constatations, on avait emporté le corps déjà froid et, bientôt, on avait pu l'identifier : c'était celui d'un nommé Jacques Martel, dit

le Frisé, ouvrier d'usine. Il portait à la gorge une affreuse blessure provenant d'un coup de couteau, semblait-il. Le suicide avait été écarté puisqu'on ne retrouvait pas l'arme qui l'avait produite. Il s'agissait sans aucun doute d'un crime.

Il s'agissait sans doute d'un crime.

La patronne de l'estaminet « Chez Jeanne » sut la chose vers les sept heures. Elle n'était point sortie, cette nuit-là, et venait précisément de se lever. Tandis qu'elle s'occupait du ménage, aidé de Maria, quelqu'un se précipita dans la salle du café :

— Marne Jeanne ! Mame Jeanne ! Savez-vous ce qu'on vient de découvrir ? C'est une chose épouvantable !

— Quoi ? questionna la patronne.

— Jacques le Frisé… Il a été trouvé assassiné dans un terrain vague, la gorge ouverte. Les gendarmes l'ont emporté…

— Oh ! Mon Dieu !

Un double cri avait retenti, l'un déchirant, inhumain, et la patronne s'était abattue derrière son comptoir. L'homme, interdit, et Maria, elle-même toute tremblante et plus blanche qu'une morte, se portèrent à son secours :

— Voyons, madame Jeanne, voyons, remettez-vous !

Pour la faire revenir à elle ils durent lui verser entre les lèvres quelques gouttes d'un puissant armagnac. Alors elle reprit sa connaissance, mais aussitôt se mit à gémir et à supplier :

— Ce n'est pas vrai, monsieur Antoine, dites-moi que ce n'est pas vrai ce que vous venez de m'annoncer. C'est une horrible

plaisanterie ?

Comme l'homme ne lui répondait pas, elle se mit soudain à sangloter et à hurler comme une bête blessée :

— Jacques, mon petit Jacquot, je ne te reverrai plus ? Oh ! qui donc qui a fait cela ? Celui-là il paiera cher…

Maria se tenait auprès d'elle, pâle, les yeux fixes, les muqueuses décolorées, pétrifiée eût-on dit. Le café s'était peu à peu rempli de monde et l'on regardait avec un peu de compassion, et beaucoup de curiosité, la malheureuse patronne.

— Je veux le voir ! cria-t-elle. Où est-il ? À la gendarmerie. Laissez-moi y aller !

Elle écarta violemment ceux qui cherchaient à la retenir, courut d'une traite jusqu'à la gendarmerie où l'on vit arriver cette démente :

— Jacques, je veux le voir ! Conduisez-moi auprès de lui !

— Qui êtes-vous, madame ? lui demanda le brigadier.

— Je suis Jeanne, sa maîtresse, sa femme… Est-ce vrai, dites, qu'on me l'a tué ? Laissez-moi le voir !

Les hommes comprirent de quoi il s'agissait. Ils conduisirent Jeanne auprès du cadavre. Alors une scène déchirante eut lieu. La femme se jeta sur le corps qu'elle étreignit avec une violence désespérée :

— Jacques, mon Jacquot, réponds-moi ? Ce n'est pas vrai… Oh ! dis, tu m'entends ? Tu vas te réveiller.

Mais elle se recula, horrifiée, à la vue de l'atroce blessure.

— Ah ! qui a fait cela ? hurla-t-elle. Où est l'assassin que j'aille l'étrangler !

Les gendarmes durent l'entraîner et s'efforcèrent mais en vain, de la calmer. Il fallut qu'un docteur vînt lui faire une piqûre de morphine. Alors, seulement, elle finit par s'endormir.

04

Une enquête fut aussitôt entreprise pour découvrir l'auteur inconnu du crime. Et, naturellement, elle s'orienta dès le début du côté du drame passionnel.

Il était établi, en effet, que la victime était depuis une date récente l'amant de la tenancière du café, laquelle avait manifesté si violemment son désespoir. D'autre part, auparavant, la femme avait eu pas mal d'amants parmi les habitués de son établissement. Elle était facile, disait-on, et les hommes tenaient à elle… Il était donc tout naturel de songer que c'était un rival jaloux qui s'était vengé et avait fait le coup.

Quant à Vincent, on ne le soupçonna même pas. À vrai dire il avait agi si adroitement qu'aucun indice ne pouvait le trahir. Des empreintes étaient impossibles à relever, le sol étant trop sec et trop dur. Quant à l'arme du crime, son couteau de poche, elle était bien cachée et nul ne la découvrirait. Certes, il avait bien pris ses précautions ! Personne ne l'avait vu lorsqu'il avait suivi Jacques, à la tombée de la nuit, pour l'assaillir brutalement et par derrière, en un endroit isolé et absolument désert.

D'ailleurs, qui eût songé à imaginer le meurtrier en cet « innocent » qui n'avait aucune raison d'en vouloir à Jacques et ne pouvait compter parmi les amants de la belle cabaretière ? La seule idée eût fait sourire de ce « simple d'esprit » accomplissant sans se trahir un crime aussi audacieux. L'amour sans doute rend ingénieux, même les plus primitifs. Mais c'était là une remarque qui n'avait point frappé messieurs les magistrats !

Après l'autopsie, qui ne révéla rien de spécial sauf que le pauvre garçon était mort, comme on le présumait, de l'hémorragie provoquée par la section de sa carotide, Jacques fut enterré, simplement, dans le cimetière de la petite ville. Un seul de ses frères, sur les trois qui lui restaient, s'était dérangé pour suivre le convoi avec sa femme. Mais Jeanne, en grand deuil, tint à l'accompagner jusqu'au bout. Ses larmes bruyantes émurent les assistants. Près d'elle, la douleur silencieuse de Maria passait inaperçue…

Vincent attendit quelques jours avant de revenir au café où la mort mystérieuse de Jacques défrayait toujours les conversations, lorsque la patronne n'était pas là. Pourtant il lui brûlait de venir réclamer sa récompense et il ne tarda pas à reparaître.

Jeanne, on ne la voyait presque plus. Mais Maria était toujours là, servant les clients de son air lointain d'hallucinée. Jamais plus on ne la voyait sourire, et c'est à peine si elle répondait quand on lui posait une question. Décidément, le bistro devenait lugubre, et les clients de plus en plus le désertèrent.

Vincent entra, le cœur battant d'émotion, alla s'asseoir à une table et appela Maria :

— Monsieur désire boire ? demanda-t-elle, sans paraître remarquer ses coups d'œil.

Il s'était attendu à ce qu'elle lui manifestât sa joie et sa gratitude. Il fut très surpris de lui voir cet air sombre et triste. Est-ce qu'elle n'était pas contente ? Mais c'était peut-être par prudence ? Il répondit en bégayant à la question et attendit que l'occasion se présentât de parler seul à seule à la servante.

Mais cette occasion souhaitée ne s'offrit pas. Maria, d'ailleurs, ne faisait rien pour la faciliter, et au contraire semblait s'appliquer à fuir le jeune homme. Vincent ne comprenait plus… Plusieurs fois il essaya d'aborder à voix basse le sujet qui lui brûlait les lèvres, mais elle le regarda d'un air si sévère qu'il n'insista pas.

Alors il guetta les sorties de la jeune bonne, Maria, qui se méfiait, s'absenta le moins possible et seulement aux heures où il était occupé à l'usine. Un jour, pourtant, il parvint à la rejoindre dans la rue :

— Maria, supplia-t-il, Maria, pourquoi me fuis-tu ?

Elle le regarda avec une sorte de haine :

— Qu'est-ce que tu me veux ?

— Mais Maria, fit-il inquiet, est-ce que tu ne te souviens pas de ce que tu m'as promis. J'ai tenu ma parole, je t'ai délivrée de celui qui…

Les yeux de la servante luisirent et elle l'interrompit violemment :

— Ah ! tais-toi !…

Mais soudain elle comprit l'imprudence qu'il y aurait à irriter cet homme dont elle était à présent la complice et, se radoucissant :

— Je sais ce que j'ai promis, dit-elle, mais attends un peu. Il faut être prudent en ce moment parce que la police pourrait se méfier. Il ne faut pas attirer son attention, comprends-tu ? Que l'on sache que Jacques m'ait fait la cour, que vous étiez rivaux, et nous serions repérés. Et même, tu devrais partir maintenant. Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

Il dit, buté, mal convaincu :

— Tu as promis…

— Je sais bien, et je ne te dis pas non ! Je te demande seulement de patienter un mois ou deux, ce n'est pas terrible !

Elle eut du mal à se débarrasser de lui. Enfin il s'éloigna de sa démarche de grand type déguingandé. Elle le suivit d'un long regard chargé de haine.

— Ah ! bien celui-là, il peut toujours attendre !…

Car elle le haïssait à présent. Avec cet illogisme et ce revirement subit de la femme elle le rendait seul responsable de son atroce souffrance. Elle n'avait point, en effet, cessé d'aimer Jacques et sa mort, qu'elle avait elle-même préparée, la plongeait dans un affreux désespoir. Une seule chose lui procurait une jouissance amère : la vue du déchirement de sa rivale. Jeanne, en effet, ne se consolait pas.

L'enquête, cependant, ne progressait pas. On avait vainement interrogé tous les habitués du cabaret, y compris Vincent qui ac-

centuait sa bêtise et au sujet duquel on n'insista pas. Plusieurs pistes furent suivies, mais chacun des présumés assassins fournit un alibi reconnu exact et la justice dut bien s'avouer son insuccès.

Jeanne et Maria furent, elles aussi, interrogées. Elles fournirent tous les renseignements qu'on leur demanda et prouvèrent qu'elles n'avaient point quitté l'établissement à l'heure où, vraisemblablement, avait eu lieu le crime.

Vincent, pour obéir à Maria, pendant quelque temps ne se montra pas. Mais bientôt il n'y put plus tenir et oublieux de toute prudence, revint à la charge auprès de la servante dans l'estaminet même.

— Tiendras-tu ta promesse, oui ou non ? dit-il d'un ton menaçant.

— Tais-toi ! murmura-t-elle effrayée. On peut nous entendre.

— Ça m'est égal. Je ne veux plus que tu te moques de moi. Je veux ma récompense !

— Je te trouverai ce soir, à sept heures, derrière l'église, lui dit-elle à voix basse pour se débarrasser de lui.

Satisfait il n'insista pas. À l'heure dite il fut au rendez-vous, frémissant et un peu inquiet. Viendrait-elle ? Et alors, serait-elle à lui ?

Elle fut exacte et lui dit :

— Allons parle vite. Je n'ai pas longtemps. Que veux-tu ?

— Tu le sais bien, Maria, ce que tu m'as promis…

— Je t'ai demandé d'attendre.

— Non. J'en ai assez. Il faut t'exécuter, tout de suite, ou sinon…

Elle le regarda avec haine :

— Sinon, que feras-tu ?

— Je dirai aux juges la vérité, que c'est moi qui ai tué et que c'est toi qui m'y as poussé…

Elle eut un rire moqueur :

— Et moi je soutiendrai que ce n'est pas vrai. Qui te croira ? Quelles preuves as-tu ? Aucune. Et tu seras seul condamné !… Et même tiens ! si tu m'embêtes encore je te dénoncerai.

Il la regarda douloureusement :

— Oh ! Maria, comment peux-tu être si méchante ; Moi qui ai fait ce que tu as voulu…, moi qui me suis chargé d'un crime pour toi ! Tu n'as donc pas pitié ?

Elle lui dévoila le fond de son âme :

— Pitié ? Mais je te hais, ne comprends-tu pas ? Tu as tué le seul être que j'aimais ! Tu me fais horreur !

Il la regarda d'un air hébété, assommé par cette révélation.

— Tu l'aimais… Alors, pourquoi m'as-tu ordonné de le tuer ?

— Moi ? Jamais je ne t'ai demandé une chose pareille ! Ou bien, si je te l'ai demandée c'est que je ne savais pas ce que je disais. Il ne fallait pas me croire ! Il ne fallait pas m'obéir ! Jacques ; mon bien-aimé, comment aurais-je pu désirer sa

mort ? Ah ! va-t-en, toi, ta vue m'est odieuse ! Et j'ai un désir violent de te livrer à la justice.

Il la quitta, absolument dérouté, et s'éloigna en proférant de vagues menaces.

05

Jeanne avait repris, au bout de quelques semaines, sa tâche habituelle dans son café. Sa révolte et son désespoir s'étaient apparemment calmés. Mais son caractère avait changé. Elle, si joviale, d'humeur facile autrefois, était devenue irascible et méchante. À tout instant elle s'emportait soit contre les clients, soit, surtout contre Maria dont la vue semblait l'exaspérer. La jeune fille, elle-même peu patiente, lui répondait et il s'ensuivait de fréquentes disputes.

Une scène éclata un soir en présence de la clientèle, sur un reproche manifestement injuste de Jeanne.

— Si vous n'êtes pas contente, répliqua Maria furieuse, faites votre ouvrage vous-même ! Moi, j'en ai assez de ne récolter toujours que de l'injustice et des réprimandes en échange de mes services.

— Voyez-moi cette insolente ! fulmina Jeanne. Eh bien ! ma fille, si ça ne te plaît pas, tu n'as qu'à t'en aller, je ne te retiens pas. Je n'aurai guère de peine à te remplacer. Une fainéante, une bonne à rien…

Maria devint blême :

— Ah ! gronda-t-elle, prenez garde à vos paroles ou…

— Quoi ? Tu me menaces peut-être ?…

Les clients durent intervenir :

— Voyons Jeanne, vous êtes bien nerveuse… Il ne faut pas vous irriter comme cela. Maria est une brave fille que vous appréciiez autrefois. Et toi, Maria, un peu de patience : ta maîtresse n'est pas méchante ; c'est le chagrin qui l'a rendue un peu plus irritable.

— Et moi, est-ce que je n'ai pas du chagrin aussi ? dit la servante. Si vous croyez que c'est drôle la vie ici ! Mais je m'en irai. Je quitterai cette méchante femme.

— Petite gueuse !

— Allons ! vous n'allez pas recommencer. Toi, Maria, tu ferais bien de monter dans ta chambre. Et vous, madame Jeanne, laissez-la faire ; demain cela ira mieux et vous vous réconcilierez.

Les deux femmes se conformèrent à ces sages conseils et la querelle parut apaisée. Mais le lendemain matin, les deux rivales étant seules, elle se ralluma plus violente. Jeanne s'était levée la première. Quand Maria descendit, sa patronne remarqua d'un ton acide :

— Eh bien ! Il ne faut plus t'en faire à présent. Tu te lèves à 7 heures, comme une princesse ! Si tu veux que je t'apporte ton déjeuner au lit ?…

— Je m'en vais, dit Maria pour toute réponse. Vous me réglerez mon compte.

— Ton compte ? Tu iras le réclamer chez le commissaire, si tu veux ! Tu me dois huit jours et je ne te paierai pas.

— Voleuse ! cria Maria. Oui, voleuse et lâche. Ce n'est pas la première fois que vous me prenez mon bien ! Mais je vous hais ! Ah ! si vous saviez à quel point je vous hais et je vous souhaite du mal !

Ces paroles, surtout le ton dont Maria les avait accompagnées firent longuement tressaillir sa patronne. Jeanne n'était pas mauvaise, seulement aigrie et malheureuse. Mais elle était attachée au fond d'elle-même à sa servante et de se trouver brusquement en face d'une ennemie qui lui criait sa haine la plongeait dans le chagrin et la stupeur.

— Tu me détestes, toi, Maria ? Que t'ai-je fait ?

— Ce que vous m'avez fait ? Vous osez me le demander ! Mais vous m'avez pris tout ce que je possédais : l'amour de mon Jacques, mon bonheur, ma seule raison de vivre… C'est de votre faute si j'ai voulu me venger… s'il est mort !

Elle avait dit ces derniers mots d'une voix assourdie, sans se rendre compte qu'elle venait de se trahir. Jeanne regarda sa servante avec une sorte d'horreur, les yeux soudain dessillés. Elle comprenait tout, maintenant. Maria… c'était elle… Elle était jalouse, parce qu'elle aimait Jacques, elle aussi, et que ce dernier l'avait délaissée pour sa patronne. Et elle s'était vengée, de cette façon atroce. Oh ! la misérable ! Jeanne éprouva le brusque désir de se jeter sur elle pour lui faire expier son crime sans attendre. Mais à ce moment des consommateurs pénétrèrent dans le café et elle comprit la folie du geste dont elle avait eu la tentation :

— Patience ! pensa-t-elle, j'aurai mon heure… N'ayons l'air de rien et ne la perdons pas de vue.

Àhaute voix, elle ordonna :

— Va servir ! Tu me dois huit jours, tu ne partiras pas avant.

Maria ne songea plus à s'insurger. Elle paraissait abattue, insensible. Elle avait tellement souffert depuis la mort de Jacques ! Déchirement, regrets, remords aussi peut-être… Maintenant elle était sans forces. Elle ne se demandait même pas si elle s'était trahie tout à l'heure, et ce qu'il adviendrait d'elle. Son sort ne lui importait plus.

Jeanne la surveilla étroitement, sans en avoir l'air, durant toute la journée, mais la servante ne parut pas le moins du monde disposée à s'enfuir.

Dans l'après-midi, la patronne prit une feuille de papier et écrivit :

« M. le Brigadier de gendarmerie, je dois vous informer d'un fait très important que je viens de découvrir. Il s'agit de ce crime récent dont on n'a pu connaître l'auteur, et qui eut pour victime mon pauvre Jacques, mon amant chéri. La coupable — car c'est une femme, — s'est dénoncée elle-même ce matin, dans un accès de haine : c'est ma propre servante, Maria. Elle m'a avoué avoir fait cela parce qu'elle aimait Jacques et qu'il la délaissait pour moi. J'ai eu peur qu'elle ne cherche à s'enfuir après s'être ainsi trahie. Mais elle semble plutôt abattue et indifférente. Je n'ose cependant pas la laisser, et c'est pourquoi je vous préviens par cette lettre qu'un de mes clients vous portera. Hâtez-vous de ve-

nir l'arrêter, je ne pourrai sans trembler maintenant de peur, passer une nuit de plus avec cette criminelle. »

Elle signa la lettre, la cacheta et la confia en grand secret à un client qui se trouvait là.

— Voulez-vous me rendre un service ? Il faut porter cela tout de suite à la gendarmerie. C'est très grave et très urgent. Je puis avoir confiance ?

— Certainement, madame Jeanne. J'y vais directement, n'ayez crainte.

Le reste de l'après-midi, Jeanne attendit dans une impatience et une inquiétude mal dissimulées. L'homme avait-il bien fait la commission ? La justice la croirait-elle ? Viendrait-on arrêter Maria ?

Ce fut vers les six heures que les silhouettes de deux gendarmes se profilèrent dans l'encadrement de la porte. Jeanne et Maria, toutes deux là, se regardèrent, également pâles.

— C'est vous qui m'avez dénoncée ! siffla Maria. Vipère !

Les gendarmes s'étaient approchés de la servante.

— Vous êtes bien M Maria Drouard, domestique de ce café ? Il faut venir avec nous. Nous avons reçu l'ordre de vous emmener.

— On m'arrête alors ? Sous quel motif ?

— L'assassinat de Jacques Martel.

— C'est faux ! dit Maria. Ce n'est pas moi qui l'ai tué.

— Ce n'est pas notre affaire ! Vous vous justifierez plus tard, si vous le pouvez. Allons ! suivez-nous.

La servante ne protesta plus. Elle sortit avec les deux hommes, sans avoir daigné jeter un regard à sa maîtresse.

⁂

La nuit tombait. Maria, dans sa prison que l'ombre envahissait de façon sinistre, attendait sans révolte, presque sans souffrance, qu'on vînt la quérir pour l'interroger. Sa vie avait cessé du jour où Jacques était mort. Alors que lui importait, maintenant, la justice des hommes ? Dirait-elle la vérité aux juges ? Dénoncerait-elle l' « innocent » ? Il le faudrait bien, et d'ailleurs, ne devrait-il pas expier, lui aussi l'ignoble crime ? Quant à Jeanne… Maria eut un sourire cruel… Elle savait maintenant d'où provenait le coup qui l'avait frappée dans la mort de son amant. La vengeance avait atteint son but. Et pourtant… L'autre était libre, l'autre était vivante ! Ah ! c'est elle qu'il aurait fallu tuer au lieu de Jacques !

On lui apporta son dîner. Mais elle n'avait pas faim. Elle demeura tapie dans son coin, sans faire un mouvement. Il lui sembla que l'ombre qui obscurcissait de plus en plus la lugubre cellule envahissait aussi son cerveau. Les souvenirs se mirent à danser dans son esprit… Bientôt elle sombra dans l'inconscience.

06

De nombreux témoins, dont la plupart étaient à peine vêtus, assistaient impuissants et épouvantés à l'extension rapide du sinistre. Les flammes, déjà, dévoraient la maison, dont une partie,

par larges pans, s'était effondrée. Une fumée acre prenait les assistants à la gorge ou piquait les yeux si l'on se rapprochait trop.

— Comment donc que ça a pris ? demandaient les uns.

— Hé ! Sait-on ? Il n'y a pas un quart d'heure que l'alarme a été donnée. Et, voyez, ça brûle comme un feu de paille.

— Mais y avait-il quelqu'un là-dedans ? Où est la patronne ?

— On ne l'a pas vue, affirmèrent des gens.

— Les secours vont arriver trop tard, sûr ! C'est déjà à moitié consumé.

Soudain, dans la foule, un long cri d'horreur s'éleva. Une tête de femme venait d'apparaître à une fenêtre du premier étage de la maison en flammes.

— C'est la Jeanne, la malheureuse.

— C'est la Jeanne ! cria-t-on. Oh ! la malheureuse ! Jamais elle ne pourra s'en sortir ! Le feu l'environne. Et les pompiers ne sont pas là !

— Il faut pourtant essayer de la sauver !

Quelqu'un demanda :

— Et Maria, la bonne ? Est-ce qu'elle est là, elle aussi ?

— Mais non ! Vous ne savez donc pas ? Elle est en prison. Les gendarmes sont venus l'arrêter hier au soir. Il paraît que ce serait elle qui aurait tué Jacques le Frisé.

— Non ?… En tout cas, elle aura eu de la chance que son arrestation ait eu lieu hier ! Probable que sans cela elle se trouverait en ce moment dans la même situation que sa patronne. La pauvre femme !

C'était pendant la nuit que le feu s'était brusquement déclaré au cabaret de Jeanne. La tenancière était seule puisque, depuis quelques heures, Maria se trouvait en prison. Elle dormait sans doute profondément car elle ne s'était doutée de rien. Seule une forte odeur de fumée l'avait réveillée. Elle s'était levée pour voir ce qui se passait et avait manqué s'évanouir de terreur en voyant une lueur rougeâtre illuminer les autres pièces de la maison toutes emplies d'une fumée noirâtre. Affolée, elle avait voulu s'enfuir, mais avait été contrainte de reculer : l'escalier de bois qui conduisait au rez-de-chaussée était la proie des flammes. Il lui était impossible de passer là si elle ne voulait pas être étouffée ou brûlée vive.

Elle retourna dans sa chambre qui se trouvait dans une aile du bâtiment mieux respectée par le feu et se mit à la fenêtre pour appeler à l'aide. On la voyait. Mais qui aurait le courage de venir la délivrer ? La malheureuse se vit perdue.

C'était une voisine qui avait la première donné l'alerte quand elle avait aperçu ces lueurs rougeâtres. Mais le mal était déjà grand. On avait bien fait prévenir les pompiers de la ville la plus proche (la pompe de la localité, elle, n'était pas d'un grand secours). Seulement, quand ils arriveraient, avec ce maudit vent du sud ce serait peut-être fini.

— Les voilà ! Les voilà ! annoncèrent des voix.

C’est à ce moment qu’un fracas terrible se produisit, et tout un côté de l’immeuble s’effondra avec un craquement sinistre.

— Jeanne… Jeanne ! hurlèrent les gens.

On ne la voyait plus.

Bientôt, pourtant, elle reparut à la même fenêtre, du côté demeuré debout. Son visage reflétait une indicible épouvante ; elle jetait des cris et des supplications qui ne parvenaient pas aux assistants.

En quelques secondes les pompiers eurent installé la pompe et déployé leurs échelles. Pendant que les uns projetaient leurs jets sur les murs en flammes, les autres voulurent tenter de secourir la malheureuse.

La fumée et les flammes, à présent dévoraient toute la maison et Jeanne ne se montrait plus, soit qu’elle n’eût plus eu la possibilité d’approcher, soit qu’elle se trouvât déjà à demi-asphyxiée. Les sauveteurs, s’ils parvenaient jusqu’à elle, la retrouveraient-ils vivante ?

Une longue échelle s’éleva contre la paroi et l’un des hommes en escalada les marches. Il atteignait la fenêtre et s’apprêtait à l’enjamber. Les assistants suivaient ses mouvements avec angoisse… Une nouvelle clameur d’épouvante partit de la foule. Dans un bruit de tonnerre, toute la partie restante de l’édifice venait de s’écrouler, mettant à nu des pans de murs noircis, des meubles presque entièrement calcinés, de pauvres objets demeurés accrochés aux décombres. L’échelle fut redressée à temps pour que le pompier pût s’y raccrocher et être ramené sain et sauf.

Les témoins de la scène se regardèrent avec angoisse. De la maison il ne restait plus qu'un amas de ruines fumantes, mais qu'était devenue la malheureuse Jeanne ?

Les pompes fonctionnaient toujours, mais le feu s'était éteint de lui-même, faute d'aliments. Les pompiers se mirent aussitôt à l'œuvre, pour essayer de découvrir, vivant ou mort, le corps de l'infortunée victime. Ils durent fouiller longtemps. Ce n'est qu'au matin que leurs recherches leur permirent de découvrir le cadavre de Jeanne au milieu des décombres. Il était horriblement mutilé. Sans doute la femme avait-elle été à la fois écrasée et asphyxiée.

— La malheureuse ! dirent les gens apitoyés. Quel tragique destin aurait été le sien ! Son amant assassiné… Elle, succombant à cette mort affreuse !

Comme on allait l'emporter, un homme s'approcha. Il avait des yeux un peu égarés, des airs de dément, aux lèvres un sourire satisfait et méchant.

— Le Vincent… reconnurent quelques-uns.

Lui ne parut faire attention à personne mais demanda, en désignant le corps :

— Qui est là ?

— Jeanne, la pauvre femme, vous la connaissiez bien, vous Vincent ? Elle a succombé dans l'incendie de sa maison. Vous n'avez donc rien entendu ?

— Et Maria ? interrogea-t-il. Elle est morte aussi ?

— Mais non, puisqu'elle est en prison.

L'innocent parut étourdi par cette révélation :

— En prison ?... répéta-t-il.

— Hé ! oui, cela vous étonne, pas ? Et en effet personne ne s'attendait à ce coup de théâtre. On l'a arrêtée hier parce que c'est elle qui aurait tué Jacques Martel.

Vincent poussa un rugissement de rage :

— Elle m'échappe donc ! la gueuse !

Puis, avec une soudaineté telle que nul des assistants interloqués de cette scène ne put intervenir, il tira un couteau de sa poche en s'écriant :

— C'est moi qui ai tué le Frisé et mis le feu à la maison !

Et il s'enfonça le couteau dans la gorge...

⁂

L'enquête, plus tard, devait reconstituer les faits et établir la vérité, sans parvenir, d'ailleurs, à connaître le vrai fond du drame. En effet, l'unique survivante parmi les acteurs de cette terrible tragédie, Maria la servante avait déjà, dans sa prison, à demi perdu la raison. Et l'on ne put tirer d'elle que des renseignements très vagues.

Voici ce qui s'était passé :

Vincent, éconduit par celle qu'il aimait, s'était mis à ruminer des projets de vengeance. Elle ne voulait pas être à lui malgré les promesses faites, eh bien ! il la tuerait, comme il avait tué l'autre ! Pendant longtemps il chercha le moyen de réaliser son

dessein. Mais il lui était difficile d'approcher de la servante qui ne quittait plus le café. En outre, dans cette âme de simple existait encore l'instinct de la conservation, une peur presque animale d'être découvert et puni. L'idée d'un incendie, où Maria succomberait et que l'on croirait accidentel, germa dans son esprit.

La veille de ce jour tragique, quand la nuit fut tout à fait tombée, il se glissa dehors avec prudence, en se dissimulant, et se mit à rôder autour de la maison endormie. L'immeuble comprenait deux étages, en plus du rez-de-chaussée où se trouvait la salle de café : au premier les chambres ; au second les greniers. Jeanne en était l'unique propriétaire et occupante.

Àl'arrière de la maison, au rez-de-chaussée, il y avait un hangar en bois. Vincent eut un méchant sourire… C'est là qu'il allait allumer le feu.

Il avait préparé une sorte de torche. Il la plaça sous le portail, rassembla tous les brins de paille ou de bois qu'il put trouver puis y jeta une allumette. Une petite flamme claire s'éleva…

Il attendit quelques instants, dissimulé dans un coin d'ombre, afin d'être bien sûr que l'incendie amorcé par lui ne s'éteindrait pas. Il vit le feu lécher le portail de bois, puis le mur de pierre. Le vent le facilitait. Alors Vincent, tranquille, s'éloigna. Il ne fallait pas qu'on le découvrît sur les lieux du drame.

Rentré chez lui, il se coucha et dormit jusqu'au matin. Son sommeil ne fut troublé d'aucun cauchemar ; celui d'un homme dont la conscience est en repos. Il ne perçut même pas les cris poussés par les témoins du sinistre, ni le fracas des effondrements. À son réveil seulement il se remémora sa vengeance.

Alors il se rendit sur les lieux, vit les décombres, et eut un rire féroce : tout avait réussi selon ses désirs.

Il n'avait ignoré qu'une chose : l'arrestation de Maria. Quand il sut que sa victime lui avait échappé, il se crut maudit, et c'est dans un geste de fureur démente qu'il s'était fait lui-même justice. Sa mort fut instantanée. Il avait péri de la même façon que sa victime.

07

L'aveu tardif de Vincent innocentait Maria. D'ailleurs la pauvre fille, ainsi que nous l'avons dit, était devenue à moitié folle. On ne chercha même pas à savoir la part qu'elle avait pu jouer dans le drame. Elle fut relaxée.

Et maintenant, dans les rues de la petite ville, on voyait errer une pauvresse à demi-démente, vêtue d'ignobles haillons, après laquelle couraient, pour la houspiller, les gamins du pays.

— Maria ! Ohé, Maria ! Qu'as-tu donc fait de ton amoureux ? C'est Jacques qu'il s'appelle, dis ?

Mais, indifférente à leurs sarcasmes, elle poursuivait sa route d'un air absorbé, en prononçant des menaces ou des supplications incompréhensibles, parmi lesquelles revenait toujours le nom de Jacques.

Son instinct la ramenait toujours au même endroit. Elle semblait chercher avec fureur quelque chose qu'elle ne trouvait pas, et alors elle s'irritait et se mettait à crier des injures.

C’est qu’elle ignorait, la malheureuse, qu’elle ne la retrouverait plus cette maison où son cœur avait aimé et souffert. Elle ne savait point que les flammes, une nuit tragique, l’avaient détruite, et qu’en son emplacement c’était cette belle école qui s’élevait. Dans ce cerveau vacillant l’espoir s’obstinait…

Cette misérable, vivant de pauvres croûtes jetées par pitié, cette triste épave, objet de la risée publique, c’était Maria, victime de l’éternel drame d’amour.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Amour_apr%C3%A8s_le_-crime. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.